

Publié dans le catalogue d'exposition *Elina Brotherus : Suites françaises 2*, gb agency, Paris 2001.

Andréa Holzherr, mars 2001

Suite françaises

Image de l'hébétude. Comme elle est pathétique, cette grande fille au bord des larmes qui se tient devant nous, une vieille valise à la main, un manteau d'homme sur le dos. L'image intitulée « Revenue » pourrait aussi bien s'intituler « Arrivée » ; c'est pourquoi elle a été choisie pour introduire la « Suite Française », série réalisée en 1999 par l'artiste finlandaise Elina Brotherus à Chalon-sur-Saône. Ici, comme dans ses autres travaux photographiques, l'artiste se sert de son vécu comme fond pour ses images; mais ses œuvres, du fait qu'elles représentent la réalité d'une expérience personnelle, évitent la simple illustration. Dans la série, chaque œuvre peut être lue et comprise dans le contexte d'une histoire mais est en même temps conçue comme une entité indépendante, forte et autonome.

Ainsi, « Revenue » représente l'arrivée, de l'artiste en France. Un jour d'hiver, la jeune Finlandaise, lauréate d'une résidence au musée Nicéphore-Niépce arrive à Chalon-sur-Saône pour un séjour de trois mois. Pendant cette période, elle est logée, nourrie et blanchie. Ainsi soulagée de tous les petits tracasseries de la vie quotidienne, elle est censée produire un travail artistique.

L'hébétude exprimée sur l'image est celle de la jeune femme découvrant sa cellule, monacale, dont les seuls meubles sont un lit, une table, une chaise. Frustration et angoisse, c'est ce qu'elle ressent face au désert visuel que constitue pour elle cet endroit étrange et étranger. Car dehors, c'est comme dedans, c'est le vide, la désolation. Elina cherche, elle s'inquiète : que regarder, que faire, que photographier ? Trois mois pour réaliser un travail photographique, et rien à voir!

Alors, elle reste là, debout, se demande si elle va, oui ou non, poser sa valise, enlever son manteau, s'asseoir au bord du lit, rester, en somme.

Pourtant, Elina, le vide, elle le connaît, elle l'a déjà traversé, et elle l'a représenté dans plusieurs de ses séries (je pense ici surtout aux séries traitant de la disparition de ses parents, de son divorce, et à des images comme « I Hate Sex » ou encore « The Fundamental Loneliness »). Encore une fois, Elina prend son courage à deux mains, affronte ce vide. Un vide qui n'est pas seulement visuel.

Comprendre, c'est surtout cela qu'Elina vise. Est-ce un hasard si la jeune femme s'intéresse à Cézanne, arrange timidement quelques natures mortes avec des pommes et des courges, va jusqu'en Provence pour voir cet objet de l'obsession de l'autre artiste, la montagne Sainte-Victoire. Est-ce abusif de comparer la démarche artistique de la jeune Finlandaise avec celle du peintre français ? Ne pourrait-on voir dans leurs observations patientes, journalières et obsessionnelles un parallèle ? Bien que Cézanne ait eu une approche essentiellement formelle, il connaissait intimement cette montagne, ce gigantesque écran.

Elina, elle, se regarde, s'observe, s'étudie, comme Cézanne étudiait la Sainte-Victoire, et nous dévoile dans chaque autoportrait un nouvel aspect de sa personnalité. L'un cherchait la montagne, l'autre son « moi ». Leur expérience a certainement été la même : plus on observe une chose, plus la chose se révèle complexe.

Mais revenons à notre histoire.

La « Suite Française » est également l'histoire des mots et du langage, du besoin de communiquer, de comprendre et de se faire comprendre. Ce qui n'est d'abord qu'un simple jeu, afficher un mot sur un objet, comme dans « La Nature morte jaune » ou « Les Courges », devient beaucoup plus complexe par la suite. Car saisir les nuances d'un mot d'une langue étrangère est peut-être aussi ardu que comprendre ses propres sentiments, ses réactions ou ses motivations.

Déjà dans une œuvre comme « Les Chaussures », il ne s'agit plus pour l'artiste de montrer simplement un objet et le mot qui le désigne, mais de fournir à travers l'objet une information supplémentaire : l'artiste galère et elle séduit. Que les artistes galèrent, c'est bien connu, mais avec le mot « séduction » Elina nous donne accès à sa vie privée, à son intimité.

Dans « Désolée », l'artiste porte justement ses chaussures de séduction. Placée à l'endroit même où ils étaient rangés dans l'image précédente, elle se tient debout, entre la porte et l'interrupteur électrique (l'« interrupteur de lumière » comme elle l'appelle avec sa logique d'étrangère). Collé sur son buste se trouve le Post-it qui n'est plus la désignation d'un objet, Elina en l'occurrence, mais d'un état, de son état désolé. L'artiste, au cours de l'histoire, a fait évoluer son propre jeu et laisse apparaître simultanément son « histoire sentimentale ». Elina est désolée. Mais nous, nous ne connaissons pas la cause de cette désolation! A-t-elle fait du mal à quelqu'un? A-t-elle séduit quelqu'un dont elle n'a plus voulu ensuite ? Ou est-ce qu'elle s'est trompée de mot, voulait-elle plutôt dire « triste »? Idée tout à fait légitime, compte tenu du niveau de l'artiste en Français. Quel mot finlandais a-t-elle traduit ? Que voulait-elle dire?

Le diptyque « Un défaut de la tête » nous laisse dans la même incertitude. Plusieurs interprétations sont possibles : Elina a perdu la raison, elle n'a pas tous ses esprits, ou au contraire elle a la tête pleine de pensées. Mais des pensées sur quoi? On dirait qu'elle a pleuré. Elle cache une partie de son visage derrière sa main, tandis que l'autre est couverte par le Post-it sur lequel elle nous signale son état visiblement désespéré.

Il ne s'agit ici en aucun cas de faire l'analyse de ces "lapses". Il importe plutôt d'insister sur le fait qu'exprimer ce que nous ressentons, communiquer à autrui nos émotions les plus intimes n'est pas une chose facile. Et puis, de constater que lire ou traduire ces expressions linguistiques et mimétiques n'est pas simple non plus. Mettre un mot sur un sentiment est une démarche plus hasardeuse que d'en mettre sur un objet. Le sens d'un mot est plus facile à comprendre quand il désigne un objet que quand il décrit une émotion.

« Contente enfin? » nous montre l'artiste tassée sur une chaise, avec le Post-it, interrogatif cette fois-ci, collé sur son buste. L'Elina de l'image ne semble pas l'être. L'interrogation reste obscure : contente de quoi? De sa vie, de son œuvre, de ses progrès en Français....? Le désordre qui règne dans la chambre pourrait traduire une confusion sentimentale. Contrairement aux chaussures bien rangées, il y a ici comme un léger abandon. Le lit d'ami sert de dépôt pour divers objets, pas d'amis mais des papiers, des objectifs, des sacs en plastique. Par terre le linge sale, la valise, des chaussettes qui traînent. « Ce n'est pas la joie », dirait-on. Oui, mais pas la grande déprime non plus! Il y a dans cette interrogation « Contente enfin ? » une certaine ironie, de l'autodérision, une aptitude à se regarder soi-même, à s'analyser.

Dans la « Suite Française », comme dans ses séries précédentes, Elina fait preuve d'une grande sensibilité. Elle est capable d'être à la fois dans l'image et devant la caméra. Simultanément elle nous regarde et elle s'observe. C'est sa force, la force de ses images.

Elle nous montre son « moi » le plus intime et en même temps, elle arrive à s'en dégager pour nous laisser la place. Elle n'est pas la protagoniste d'une mise en scène sophistiquée qui vise à dénoncer les différents stéréotypes de la femme moderne. Elle reste au contraire toujours elle-même. Aucun déguisement ni décor. Elina ne se prend pas pour un modèle mais pour un écran. Ses sentiments sont les nôtres. Nous ne voyons plus la grande fille blonde, nous voyons ses émotions, ses joies et ses angoisses. Elle devient notre miroir, elle nous permet de nous imaginer nous-mêmes dans toutes sortes de situations.

A ce propos, l'œuvre clé de la série est « Le Reflet ». Dans une salle de bains, devant un lavabo sur lequel ont été empilés crème hydratante et démaquillant, nous voyons le corps de l'artiste de profil dans la glace. A l'emplacement même où nous devrions voir son visage, elle a placé le Post-it « le reflet » qui désigne ce qui devrait être là, le reflet de son visage. Ici, l'artiste s'écrase volontairement contre le mur de sa salle d'eau pour nous permettre d'apercevoir le Post-it, petit écran jaune qui permet aux spectateurs de se projeter dans l'image, d'imaginer leur propre reflet. Petit tour de magie qui rend à ce miroir devenu aveugle son pouvoir réfléchissant.

A la fin de l'histoire, l'artiste s'en va. On la cherche en vain dans l'image. Elle nous laisse seuls devant son lit avec pour toute explication un petit mot qui dit : "Le Lit pour rêver et pour mes nuits de tendresse". Elle s'éclipse, elle nous laisse sa place, son lit, sa chambre pour que nous puissions rêver de tendresse - entre autres.

« Le Sommaire », je le choisis comme image de clôture, c'est la fin de ma lecture de l'histoire de la « Suite Française », lecture qui n'est en aucun cas exhaustive. Cette œuvre fonctionne comme un rappel ; rassemblant tous les Post-it de la série, elle nous renvoie une dernière fois les images, les mots, les émotions... Récapitulative, elle est miroir et fenêtre, mémoire et aussi ouverture sur l'imaginaire.....

Petit épilogue :

Si on m'a demandé d'écrire le texte d'introduction de ce catalogue, c'est, je l'espère en tout cas, en raison du grand respect que j'ai pour Elina Brotherus et son œuvre. J'ai rencontré et découvert Elina il y a à peine deux ans, lors d'un voyage en Finlande, destiné à préparer l'exposition « Tila/Espaces » qui a été présentée fin 1999 à la Maison Européenne de la Photographie.

Je profite de cet épilogue non pas pour divulguer le *happy end* de la « Suite Française » mais pour ouvrir une parenthèse, pour ajouter une remarque d'ordre personnel, mais à mon avis indispensable à la compréhension de cette œuvre où la personne de l'artiste est si présente.

Dès le début, ce qui m'a le plus frappé dans ces photographies, c'est Elina elle-même, sa personne, directe, droite, honnête et sincère. L'œuvre est le reflet même de l'artiste. L'une est l'autre, il n'y a ni faux discours, ni histoire inventée. Et si, dans l'œuvre, la personne d'Elina est capable de fonctionner comme écran, c'est justement grâce à cette authenticité.

Au-delà, il y a la théorie, l'histoire de l'art dans laquelle l'œuvre a sa place... mais ce qui me touche profondément, c'est le courage de son auteur.